

POLITIQUE, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Volume 13.

MONTREAL, VENDREDI 9 AOUT 1850.

No. 94.

FRANCE.

Les Conciles Provinciaux.

[La clôture du Concile Provincial de Lyon a eu lieu le 13 juillet: il y avait dix Archevêques ou Evêques parmi lesquels nous voyons figurer le nom de Mgr. de Charbonnel, Evêque de Toronto. Son Em. le Cardinal-Archevêque de Lyon officiait. Après la lecture des décrets, Mgr. Parisis, Evêque de Langres a prononcé un discours qui a vivement impressionné l'immense multitude de fidèles qui remplissaient la cathédrale. Nous aimerions à reproduire ici ces belles paroles d'un des plus illustres Evêques de l'Eglise, mais nous sommes forcés de nous borner à une courte analyse, pour laisser une place à d'autres enseignements non moins précieux.]

Après avoir fait allusion aux grands bouleversements que Dieu semble n'avoir permis que pour donner la liberté à son Eglise seule immobile au milieu de l'ébranlement universel de toutes choses, l'illustre Evêque rappelle aux fidèles quelles tempêtes ont été déchaînées, depuis un siècle, contre l'Eglise de J. C. par l'incrédulité moderne issue du Protestantisme qui portait dans son orgueilleux système de *libre examen* le germe de toute négation. Puis, il explique le but particulier du Concile dont on faisait la clôture ce jour là. Ici nous allons citer textuellement:]

Vous savez, M. F., que les Evêques, quelle que soit leur faiblesse personnelle sont établis comme les ambassadeurs de Dieu près des peuples fidèles, et que même, quoique placés sous la houlette et la dépendance du chef visible, du pasteur suprême de tous les pasteurs, ils sont investis d'une pleine autorité pour édifier et pour détruire, comme disait le Seigneur au prophète, pour arracher et pour planter.

En s'adressant donc pour la première fois, après tant de siècles, dans ces saintes assemblées, les Pères de ce Concile ont dû se demander, avant tout, quelles étaient les plaies les plus profondes et les besoins les plus urgents de la société spirituelle qu'ils sont respectivement chargés de gouverner pour leur part.

Ainsi ils ont vu tout d'abord que de plus en plus l'esprit d'erreur, dans les âmes qu'il possède, s'appelle légion; que ce n'est plus une ou plusieurs vérités qu'il conteste et qu'il attaque, que ce sont toutes les vérités ensemble même les plus fondamentales, qu'il nie et qu'il blasphème.

Cet esprit de dénégation a parlé de nos jours par la bouche de ceux que le monde nomme ses sages et ses docteurs, et il a nié Dieu lui-même, il l'a nié, non pas toujours dans son nom adorable, mais dans sa nature, dans sa substance, dans ses perfections essentielles.

Il a nié Notre-Seigneur Jésus-Christ, fils de Dieu et l'âme de Dieu, non pas dans tous ses bienfaits, mais dans sa génération éternelle, dans la divinité de sa doctrine, et jusque dans la réalité historique de son existence sur la terre.

Il a nié les saints Ecrivains, non pas pour toujours en les maudissant, mais en les dénaturant, en les travestissant, en les faisant servir d'organe aux doctrines les plus perverses et les plus subversives.

Voilà ce qu'il y avait tout les Pères du Concile, et à ces négations audacieuses ils ont répondu par des affirmations, par des protestations, par des professions de foi qu'ils ne pouvaient cependant mettre entre vos mains, M. F.; que lorsque le chef auguste de l'Eglise universelle les aura revêtus de sa sanction définitive, mais qu'ils ont pu déjà vous faire lire du haut de cette chaire dans la langue de l'Eglise, et que déjà vous connaissez assez pour comprendre que vos chefs veulent jour et nuit, comme il leur est commandé, sur les ramparts d'Israël, et qu'ils consacrent fidèlement le dépôt à la garde duquel ils ont l'insigne honneur d'être préposés. Car s'ils ne peuvent pas permettre qu'un seul iota de la parole de Dieu soit effacé ou maculé, jugez s'ils peuvent souffrir que le livre même de la vérité soit traduit en blasphème, que le Verbe de vérité soit présenté, l'ai horreur de le dire, comme un philosophe de la gentilité ou comme un dieu de la fable, et que le seul vrai Dieu, le Dieu de toute vérité, le Dieu vivant et éternel, celui qui a fait de rien toute chose, et devant qui toutes les créatures sont comme si elles n'étaient pas soit confondu avec la vile matière qui sort du néant et qui va y rentrer.

Oh! non, mon Dieu, devant de tels attentats de langage, vos ministres, ceux à qui vous avez daigné confier le grand ministère de votre parole, ne se taient pas; ils parleraient, s'il était nécessaire, à temps et à contre-temps, comme il leur est commandé de le faire en présence de telles attaques et de tels dangers; mais ils parleront surtout dans ces assemblées si vénérables et si saintes, où leurs voix réunies et partant de plus haut, doivent avoir plus de force et plus d'empire. *Super duos, tuos Jerusalem constituit custodes, tota die et tota nocte, in perpetuum non tacebunt.* (Is. LII, 6.)

Au reste, en condamnant ces effrayables erreurs, N. T. C. F., nous croyons servir la société civile aussi bien que la société chrétienne; car il faut bien la reconnaître enfin, et aujourd'hui les plus aveugles le voient.

Les gouvernements humains sont bien autrement en péril que l'Eglise, et s'ils doivent être sauvés, comme nous en conservons l'espoir, ce sera par elle, par elle seule.

Est-ce que la sainte Eglise catholique n'est pas aujourd'hui seule debout, seule intacte, seule ayant la vie en elle-même?

Est-ce que, d'ailleurs, les gouvernements purement humains, quand ils ne puisent pas leur force dans le sentiment catholique du devoir, se soutiennent autrement que par des moyens violents et artificiels?

Est-ce que, au contraire, l'Eglise catholique demande rien à personne pour vivre? Est-ce qu'elle a pour cela besoin d'autre chose que de la liberté de sa respiration?

Oh! qu'on nous permette de le révéler ici, la considération presque habituelle de cette adorable vérité a été pour nous une des plus grandes joies de ces jours d'études sérieuses et de douces prières.

Nous avons voulu voir si l'Eglise de Jésus-Christ avait souffert quelque atteinte de ces guerres qui lui ont été faites sur tous les points à la fois et de ces incomparables tempêtes déchaînées contre elle.

Nous avons donc examiné de nouveau toutes les portions de ce vieil édifice depuis le faite jusqu'à la base; nous avons même sondé ses fondements.

Et bien! nous le dirons pour votre gloire, ô mon Dieu, nous le dirons pour votre édification, mes frères, nous le dirons aussi pour notre ineffable consolation, nous avons trouvé cette antique Eglise, la plus ancienne, sans aucune comparaison, de toutes les sociétés qui sont sur la terre, nous l'avons trouvée, malgré l'immense malheur des temps, aussi forte, aussi intacte, aussi parfaitement unie dans toutes ses parties que dans les plus grands jours de sa gloire extérieure. Nous oserons même dire qu'aux yeux de la foi elle a vraiment renouvelé, de nos jours, sa jeunesse, comme l'aigle, et qu'elle brille de toute la beauté des temps anciens.

Jamais, depuis plus de quinze cents ans, l'Eglise eut-elle moins de faveurs humaines et de terrestres appuis que de nos jours; et cependant la vit-on jamais plus stable et plus sûre d'elle-même, plus féconde en charité, plus riche en toutes sortes de bonnes œuvres? Vit-on jamais ses prêtres, dans leur ensemble, plus dévoués à leur devoir et plus soumis à leur évêque, et les évêques, dans leur universalité, plus dociles et plus aimants envers le chef de tous les pasteurs?

Aussi, mon Dieu, les impies de nos jours, ceux mêmes dont nous venons de reprouver les hideuses doctrines, sont-ils contraints par l'évidence d'imiter ce prophète qui, étant un jour sollicité à maudire le peuple de Dieu, jeta les yeux sur le camp d'Israël, et se trouvant tout à coup sous la puissance de l'Esprit de Dieu, *irruente in se spiritu Dei*, ouvrit la bouche, et au lieu de maudire s'écria: *Qu'ils sont beaux vos tabernacles, ô Israël! qu'elles sont belles vos tentes, ô Jacob! Quam pulchra tabernacula tua, Jacob! et tentoria tua, Israël!*

Combien de fois, mes frères, nous qui vous parlons et que la divine Providence a mis à même de voir tant de choses, nous avons entendu nous-mêmes les hommes du siècle, dans les plus hautes régions sociales, s'écrier, dans l'admiration de leur âme, quoique dans l'imperfection de leur langage: l'Eglise catholique, c'est la plus grande et la plus belle institution de nos hommes! Oh! oui, Seigneur, elle est belle, elle est grande, cette institution de l'Eglise, mais c'est qu'elle n'est pas des hommes; c'est qu'elle est de vous, car elle est plus que le chef-d'œuvre de vos mains; elle est la production de votre amour, elle est la création de votre esprit saint, elle est l'épouse mystérieuse de votre fils bien-aimé, elle est la mère féconde de tous ceux qui vivent en vous.

ITALIE.

Tableau de la Ste. Vierge, à Rimini.

M. Alphonse Balleydiér, déjà bien connu de nos lecteurs, a écrit à ses amis de Lyon la

lettre suivante qui nous a été transmise par notre Correspondant Lyonnais.

Rome, le 2 juillet 1850.

MES CHERS COMPATRIOTES,

Si j'ai tardé si longtemps à vous parler du prodige qui, depuis plus d'un mois, attire chaque jour à Rimini des milliers de fidèles, c'est que toutes les fois qu'il s'agit de choses surnaturelles, on ne saurait trop s'entourer de précautions et de prudence. L'annonce d'un fait aussi grave que celui de Rimini, ne doit pas reposer sur des *on-dit*, mais sur des certitudes; j'ai donc voulu être certain avant de vous en parler; j'espère que vous appréciez les motifs de ma réserve. Aux incroyables de commande ou de profession, qui, les lèvres et l'ironie au cœur, vous disent: il ne se fait plus de miracles de nos jours, vous pouvez répondre hautement: Allez à Rimini. Vous pourriez même faire comme une personne digne de foi que j'ai vue de mes propres yeux, que j'ai entendue de mes propres oreilles, et qui m'a conté le fait suivant: c'est elle qui parle: "Je revenais de Rimini où je m'étais rendu dans le seul but de voir par moi-même un prodige auquel je ne croyais pas, non par athéisme, mais par religion, j'appartiens à une secte protestante; mais quelle fut ma surprise, je dirai mon effroi, en présence de la réalité! Trois jours de suite, j'ai vu de mes yeux, ce qui s'appelle vu, l'image miraculeuse de la vierge, j'ai vu ses yeux s'ouvrir et se fermer, j'ai vu ses yeux se fixer sur moi et me pénétrer jusqu'au fond de l'âme; le doute n'était plus permis; que dirai-je d'un insensé qui nierait la lumière du jour, le soleil en plein midi? Dès mon arrivée à Rome, songeant à embrasser la foi catholique, je racontais à qui voulait m'entendre, la merveille à laquelle j'avais assisté. "Un esprit fat, un de ces esprits étroits qui bien souvent ne croient pas en Dieu et ont peur du diable, révoquait en doute, mon ma bonne foi, mais mon assertion basée, dit-il, sur des effets de lumière ou autres causes naturelles dont je ne m'étais point rendu compte; j'insistais et je proposais le pari suivant: Je gage les frais du voyage et deux mille francs au bénéfice des pauvres avec la personne qui doutant, vaudra faire le voyage de Rimini pour vérifier elle-même la vérité du fait. Celle qui me conduisait accepta, et le lendemain même nous nous mîmes en route. Trois jours après, mon partenaire prosterne aux pieds de l'image sainte, fasciné par le regard de la vierge fixée sur lui, versait d'abondantes larmes et me disait: j'ai perdu, mais j'ai gagné, j'ai retrouvé la foi; je donnerai deux mille francs aux pauvres."

Dans ce moment j'ai sous les yeux une lettre écrite récemment par le comte S..... l'un des principaux et des plus riches habitants de Rimini. "Ainsi que les membres de toute ma famille j'ai été témoin du miracle de Rimini, vers les premiers jours de juin. "Le comte G... de Faenza et les neveux de l'archidiacre O..., tous ensemble formant une réunion de dix personnes, se trouvaient avec nous et ont vérifié, avec une joie mêlée de terreur et une satisfaction inexprimable, la vérité du prodige. J'ai revu le miracle en compagnie du comte C... de Fano, du comte B... de Fermo, du Père Pierre, dominicain de cette ville et du cardinal Cia-

chi; toutes ces personnes distinguées, regardant l'image miraculeuse, lui ont vu ouvrir les yeux, les fermer ensuite et relever la paupière. Une foule nombreuse était présente de nous, apercevant les mêmes effets. Chez quelques personnes ces effets sont tels qu'elles en sont pour ainsi dire comme renversées. Le concours des visiteurs est immense, comme les grâces et les conversions qui s'opèrent chaque jour. Les sacrifices d'argent que la foi s'impose pour décorer l'autel, les offrandes des fidèles croyants, s'élèvent à une somme considérable. Les pieux gens dont la bourse est vide, mais dont le cœur est embrasé par la foi, déposent aux pieds de l'image sainte leurs bagues, leurs boucles d'oreilles et leurs croix d'or ou d'argent. Je ne vous parle pas des guérisons miraculeuses obtenues; elles sont trop nombreuses; on en dresse les procès verbaux, etc., etc."

Ainsi donc le Miracle est certain! Il faudrait se refuser à toute évidence pour révoquer en doute un fait dont une ville entière et un nombre considérable d'étrangers ont été témoins. A Rome ainsi que dans toute l'Italie, on y croit, mais on s'en effraie; on le considère comme un avertissement, un présage de calamités publiques, plutôt que comme un prodige de miséricorde. Le repentir n'a point encore désarmé la justice de Dieu; l'expiation n'est pas faite.

Les fêtes de la St. Pierre ont eu cette année beaucoup d'éclat à Rome. Le Saint Père a officié lui-même au milieu de ses évêques et de ses cardinaux, en présence des officiers de l'armée française et des membres du corps diplomatique. La *Girandola*, qu'on tire chaque année à cette époque au château St. Ange, a fait le bonheur de nos troupiers qui, ce jour là, ont obtenu la permission de onze heures. Nous avons tous admiré la pièce principale représentant le chef-d'œuvre de l'immense architecture de la merveilleuse basilique du Vatican. Ce poème de bronze et de marbre s'est transformé sous nos regards en colonnes de saphir, d'émeraude et de rubis couronné par cette inscription tracée en lettre de diamant: LES PORTES DE L'ENFER NE PREVAUDRONT PAS CONTRE ELLE.

Il paraît que le Saint Père ira, cette année, passer la saison de la *mal aria* en son château du Castel *Gandolfo*. Le bruit se répand que le choléra vient d'éclater à Malte.

Adieu, tout à vous
ALPHONSE BALLEYDIÉR.

CANADA.

DISCOURS DE M. BABY

Elève en philosophie, au collège Joliette, prononcé à la distribution solennelle des prix, le 1er Août, 1850.

MONSEIGNEUR, VENERABLES MEMBRES DU CLERGE, RESPECTABLE ASSEMBLÉE.

Il n'y a que peu de jours, une déplorable catastrophe jetait tout le monde dans l'abattement et dans la consternation, et frappait tous les cœurs de la douleur la plus vive. Tout ici semblait anéanti sous le poids d'un désastre terrible et inattendu: l'homme re-

vêtu du caractère sacré soupirait, en adonnant les décrets irrévocables de Dieu; le commerçant cessait son calcul, l'industriel interrompait ses travaux; l'étudiant, en pleurs, oubliait ses loisirs et ses livres; la cognée s'échappait des mains du journalier; le labourer sentait faillir son courage et le pauvre désolé versait des larmes en abondance; tous en ces lieux semblaient frappés de stupeur, à la pensée du malheur qui venait de les atteindre. Quel était-il donc cet événement qui produisait une impression si profonde dans toutes les classes de la société? Ah! vous le savez comme moi... La mort, l'implacable mort nous avait tous frappés au cœur. L'honorable Barthélemy Joliette, Membre du conseil législatif et seigneur oupère de ces lieux, n'était plus! Qui plutôt, cet homme si aimé, si vénéré succombait à une maladie opiniâtre, qu'il avait soufferte avec le calme d'un héros, et la piété d'un chrétien. Le ciel sourd à nos prières, implacable dans ses décrets, l'arrachait à une épouse chérie, à des parents désolés à des concitoyens consternés. Sans égard pour ses grandes œuvres, la mort l'enlevait à son pays: comme le hardi chasseur enlevé à ses petits la mère qui les soigne, le père qui les nourrit. Il semblait que cet homme ne devait jamais mourir, tant il était utile et nécessaire à sa patrie. Mais, hélas! les pensées des hommes ne sont point les pensées du Tout-Puissant! Acquittons du moins à sa mémoire, le juste tribut d'éloge que tous nos cœurs lui ont voué.

M. Joliette se faisait remarquer par son génie producteur et infatigable, par son caractère réfléchi et entreprenant, par son imagination féconde et par son esprit vaste et pénétrant qui d'un seul coup d'œil embrassait, en en même temps qu'il les aplanissait, toutes les difficultés et les entraves qui pouvaient surgir dans le cours de ses nombreuses entreprises.

Par exemple, considérons un instant ce beau et florissant village de l'Industrie, si je ne puis l'appeler ville. Qu'était-il, il y a 15 ou 20 ans? Une forêt inculte et impénétrable; vrai repaire de bêtes sauvages. Quel courage! Quelle persévérance! n'a-t-il pas fallu à ce homme infatigable pour convertir ces lieux en ce que nous les voyons aujourd'hui? c'est-à-dire, pour rendre ce qui était sauvage, inculte et stéril; populeux, riche et riant. Le voyageur, à l'approche de ce charmant village si gracieusement assis sur cette rivière pittoresque qui fait mouvoir ces nombreux moulins qui répandent tant de vie et d'activité; à la vue de ce temple magnifique qu'il a élevé à ce Dieu qui lui avait toujours protégé et béni, à ce Dieu qui lui avait donné ce génie, et ces qualités dont il fit un si noble usage; à la vue de ces majestueux demeures, les manoirs seigneuriaux qui nous reportent aux temps de la féodalité; à la vue de ces belles habitations qui portent le caractère distinctif du goût, de la sagesse et de la propreté; à la vue de ce chemin de fer qui est comme la clef et le chef-d'œuvre de toutes ses entreprises, le voyageur, dis-je, pourrait-il s'empêcher de s'écrier avec le plus profond étonnement et avec l'enthousiasme le plus vif? Oh, quel est donc ce génie créateur! Où est-il, afin que tous ses compatriotes lui rendent un témoignage universel de reconnaissance et d'admiration.

Dans sa carrière parlementaire, M. Joliette se fit estimer par son jugement profond et ses principes invariables. Il n'était pas doué

qu'elle a fait son temps? Oh! que n'étaient ils là, comme nous tous, pliant les genoux devant l'imposante majesté de cette scène sublime! Ils l'auraient vue, cette religion sainte, triomphante et vivace; ils l'auraient vue rayonner des splendeurs de la vérité, et leur voix, s'unissant ainsi que la nôtre à celle du juif converti, se serait écrié: *Credo!*

Assistôt après reçu avoir le baptême, Joseph Mariel Hoffman assista pieusement, un chierge allemand à la main, au sacrifice de la messe, et reçut ensuite des mains du cardinal vicaire, sur la dernière marche de l'autel, marche d'honneur, l'Hostie consacrée, le pain des forts et des vaillants. Un grand nombre de ses camarades, à genoux, en ligne derrière lui, regardent également la sainte communion, édifiant tous les spectateurs par leur recueillement et leur attitude religieuse. Dans ce moment, la marraine du converti, la princesse Volkouski, se trouva saisie d'une telle émotion, qu'elle se vit obligée de se retirer chez elle; le bonheur aussi à ses défaillances! Son premier soin, en rentrant dans son appartement, fut d'écrire à celui dont elle avait accompagné les premiers pas dans la voie de la vérité et de la vie, la lettre suivante, qui est en quelque sorte le reflet de sa belle âme.

Rome 13 juin, 1850.
"Mon cher filleul, recevez mes vœux en J. C., et croyez que ma bénédiction vous accompagnera partout. J'ai éprouvé un grand bonheur en mon âme en vous offrant au très-aimable Jésus et à Marie! Que toutes les bénédictions de Dieu seul en trois personnes rép-

FEUILLETON.

Conversion d'un soldat Juif.

[Monsieur Balleydiér, dans le récit suivant décrit avec un intérêt plein de charme la conversion d'un soldat israélite de l'armée d'occupation à Rome.]

Rome, 25 juin 1850.

Elle est bien édifiante l'histoire que je vais vous narrer. Un de nos soldats français en est encore le héros.

Meyer Hoffman, né à Strasbourg, dans le sein de la religion juive, se sentit dès sa plus tendre enfance instinctivement entraîné vers la croyance catholique, comme vers le centre unique de la vraie foi. Son plus grand bonheur alors, était de s'isoler, le dimanche, dans un coin d'une église, et d'assister aux prières du St. Sacrifice de la messe, malgré les injures de ses coreligionnaires et les moqueries des enfants catholiques, habitués à voir dans sa qualité d'Israélite, un objet de haine et de mépris. Il éprouvait pour la Ste. Vierge un attrait mystérieux. Le nom seul de Marie faisait battre son cœur, et se transformait souvent sur ses lèvres en une prière qu'il murmurait sans comprendre. Lorsque l'enfant fut devenu homme, et que la loi de la conscription militaire l'appela sous les drapeaux de la France, il pensa sérieusement à s'enrôler sous l'étendard de Jésus-Christ; les

exigences de sa nouvelle position lui firent ajourner ce projet.

Dans cet intervalle, l'expédition de Rome fut décidée, et son régiment, le 32e de ligne, reçut l'ordre de s'embarquer pour Civita-Vecchia. Cet ordre combla de joie l'âme du jeune Meyer qui, par sa bonne conduite et sa belle tenue, avait mérité de ses chefs les épaulettes de grenadier. Voir Rome, combattre les ennemis de Pie IX, qu'il aimait comme le chef suprême d'une religion qui possédait toutes ses sympathies, recevoir en même temps sur le champ de bataille le baptême du sang et du feu, c'était à ses yeux plus que des espérances. Plus tard, Meyer devenant un héros sous les murs de Rome, se comporta avec tant de courage et de bravoure, qu'avant la croix du Christ, il obtint la croix de St. Grégoire; déjà, il était chrétien par le cœur? L'armée française entra victorieusement dans Rome. Le premier soin de Meyer fut d'aller se prosterner devant l'image de la Ste. Vierge, qui, un jour, avait inondé de célestes larmes l'âme de ce jeune Ratisbonne dont la conversion miraculeuse devait précéder à l'église catholique l'un de ses plus dignes ministres. C'est devant cette image vénérée que Meyer renouvela la promesse de s'instruire de la religion de Jésus-Christ.

Quelques mois s'écoulèrent dans cette gênée résolution. Distrait dans ses pensées pieuses par les rigueurs du service à la place et peut-être plus encore par les efforts supérieurs de l'esprit des ténèbres, le brave gren-

dier du 32e voyait se prolonger indéfiniment devant lui le terme de ses desirs, lorsqu'un jour commandé pour assister aux funérailles d'un de ses camarades, il reçut des mains du prêtre la croix, qui, comme un gage de salut et d'espérance, précéda la dépouille mortelle des fidèles à leur dernière demeure.

Dire ce qu'il éprouva, alors, en portant cette croix voilée de deuil, dire ce qui se passa dans son âme en ce moment suprême, Dieu seul le pourrait, car seul il en a été le témoin. Le jour même, Meyer Hoffman se présente devant son colonel et lui dit: Mon colonel, je suis Juif. Je le savais. Je désire me faire catholique. J'approuve votre désir, s'il est le résultat d'une sincère conviction. Je viens vous demander quelques heures de loisir chaque jour, pour que je puisse m'instruire et recevoir le plutôt possible le baptême, objet de tous mes vœux. De tout mon cœur, mon ami, car je suis sûr que vous serez aussi bon chrétien que vous êtes un bon soldat: j'assisterai à votre baptême.

Quelques jours après, le jeune néophyte, introduit devant Pie IX, reçut des mains du Souverain Pontife la bénédiction papale et une croix d'ébène enrichie d'un fort beau Christ en argent. Pie IX le combla, en outre, de marques d'estime et de bonté, profitant de cette occasion pour manifester les sentiments d'amour qu'il éprouvait pour l'armée française, modèle valeur et de vertus.

Le lendemain, jour fixé pour la cérémonie, Meyer en grande tenue, portant sur sa poitrine, auprès de la croix de St. Grégoire, le crucifix

que Pie IX lui avait donné la veille, attendait à genoux sur le seuil de la porte de la Trinité-du-Mont, l'arrivée du Cardinal Vicaire, qui, venant à lui revêtu des insignes pontificaux, lui adressa ces paroles:—Que demandez-vous? La foi.—Croyez-vous en un seul Dieu en trois personnes? De toute mon âme. Croyez-vous en Jésus-Christ fils de Dieu? De toute mon âme.—Croyez-vous à la sainte Eglise catholique apostolique et romaine?—De toute mon âme.—Renoncez-vous à satan, à ses pompes et à ses œuvres?—J'y renonce.—Quels noms choisissez-vous?—Joseph Marie, Pierre, Paul et Antoine. Pendant que cette scène avait lieu, la plus vive émotion régnait sur les visages de tous les nombreux spectateurs, parmi lesquels on remarquait le colonel, le lieutenant colonel, les chefs de bataillons et plusieurs officiers au 32e de ligne. Près du jeune néophyte, se trouvait son parrain, le docteur Gérard, l'ancien rédacteur des *Cavares*, et près de lui sa marraine, la princesse Volkouski.

Après avoir répondu avec l'accent d'une conviction profonde aux diverses demandes, qui lui furent faites et les exorcismes, suivant le cérémonial usité, Meyer, baisa trois fois la terre, et se relevant, il prit le bout de l'étole que le cardinal vicaire lui présenta et il se laissa conduire jusqu'au baptistère. Là, courbant la tête, les mains croisées sur sa poitrine, à genoux, fondant en larmes, il reçut avec l'eau sainte du baptême, le gage de la vie éternelle.

Oh! que n'étaient ils là ces hommes qui prétendent que la religion du Christ est morte, et